

Banque « Agro – Vété »

AT – 0715

FRANÇAIS

Durée : 3 heures

L'usage d'une calculatrice est interdit pour cette épreuve.

Cette épreuve a pour objectif d'évaluer la capacité du candidat à comprendre puis à produire une argumentation, sa connaissance du programme, la qualité de la formulation écrite et la correction de la langue (orthographe et grammaire). Elle comporte trois parties :

- 1) Analyse en 150 mots (marge de 10 % en plus ou en moins tolérée) d'un texte de 750 mots environ, en lien avec le programme des œuvres étudiées (notée sur 8 points).
- 2) Une question de vocabulaire portant sur deux mots ou expressions du texte, à définir dans leur contexte (notée sur 2 points).
- 3) Un développement d'une page et demie environ, à partir d'une citation extraite du texte ; ce développement devra s'appuyer sur les trois œuvres du programme de l'année (noté sur 10 points).

1) Analyse (notée sur 8 points)

Analysez le texte suivant en 150 mots (avec une marge de plus ou moins 10%). **Indiquez le nombre de mots en fin d'analyse**, en respectant un décompte conforme à celui des typographes : « il n'est pas », « c'est-à-dire », « le plus grand », comptent respectivement pour 4, 4 et 3 mots.

L'ambiguïté qui réside au fond des choses fait que, bien souvent, les frontières entre la guerre et la paix sont mêlées et diffuses. C'est-à-dire que la logique conceptuelle qui définirait la paix comme l'antithèse de la guerre n'a pas de répondant dans la réalité. Parce que la guerre et la paix interfèrent sans cesse dans la rhétorique de la vie et de l'histoire, on ne peut pas soutenir non plus que la paix est le remède que les hommes s'efforcent de trouver pour guérir le monde de la terrible maladie que serait la guerre. Sur le plan normatif, il serait également simpliste, quelles que soient les horreurs de la guerre et malgré les bienfaits de la paix, de s'exprimer en termes de bien et de mal. De la guerre, Clausewitz aimait à dire qu'elle est « un caméléon ». On peut en dire autant de la paix. Parce qu'elles sont l'une et l'autre faites de tissus hétérogènes, parce qu'elles sont changeantes et instables, parce que leurs connexions avec les faits sont infiniment malléables, parce que les structures catégoriales de la pensée qui cherche à les concevoir et à les ordonner sont fluctuantes, aucune idée claire et simple ne peut leur correspondre.

Par la nature même des choses, il y aura toujours sur cette terre un mélange de conflictualité et de tranquillité. La parfaite sérénité d'une paix perpétuelle n'est donc pas de ce monde. « Toutes les relations interindividuelles ou interétatiques comportent une composante de conflit et, sous une forme ou une autre, de contrainte.¹ » Le meilleur monde possible n'est pas celui vanté par « les chevaliers de l'optimum ». Certes, il consisterait en l'équilibre des puissances antagonistes qui constituent la trame de l'univers et se répercutent dans la sphère des hommes. Mais cet équilibre serait sans cesse à corriger, à reprendre, bref, à refaire. C'est pourquoi la méprise est lourde de concevoir ou de comprendre les « projets de paix perpétuelle » que les siècles ont vu se succéder comme autant de programmes à réaliser de manière définitive.

Parmi les hommes, la guerre est le déferlement volontaire d'une violence polymorphe dans lequel les raffinements techniques de la destruction prennent aujourd'hui le visage de l'horreur. Et il est vrai que tout homme sensé souhaite, du fond du cœur, que recule cet horrible spectre. Toutefois, si l'on peut raisonnablement envisager de mettre un frein, grâce aux interdictions prononcées par le droit international, à la ritualisation du crime dans la guerre, ces mesures – dont, d'ailleurs, il faudrait que l'application soit assurée et la non-observance réellement sanctionnée – ne suffiront jamais, quelle qu'en soit la sagesse, à instaurer durablement la paix. Dans un monde pétri d'ambiguïté et d'ambivalence, aucun projet de pacification ne tracera la voie royale de la paix. Les contradictions inhérentes à la nature humaine aussi bien que la conflictualité essentielle du monde font que guerre et paix s'entremêlent en un nœud gordien que ni les constructions de la doctrine ni les efforts normatifs du droit ne parviendront à trancher de manière définitive. De même que les dieux, à l'aurore du monde avaient condamné Sisyphe à rouler indéfiniment un rocher jusqu'au sommet d'une montagne d'où, inexorablement, il retombait, de même les hommes, depuis des décennies, s'évertuent à construire une paix qui, d'elle-même, s'effrite et disparaît dans le

¹ Raymond Aron, *Penser la guerre. Clausewitz*, tome II. *L'Age planétaire*, Gallimard, 1976, p. 276.

fracas de conflits qui, toujours, rallument leurs feux destructeurs. C'est donc dans le sol de l'impossible que les hommes, siècle après siècle, ont enraciné l'immense espoir d'un « adieu aux armes », condition d'une paix perpétuelle.

L'inévitable écartèlement qu'impose aux hommes le caractère agonistique de toutes choses n'est pourtant pas une fatalité, aussi implacable qu'aveugle. En effet, si la guerre ne peut être éliminée de notre planète, et si l'Idée de paix, comme toute Idée de la raison, est une fin inaccessible à l'homme en sa finitude, cette Idée n'en demeure pas moins l'étoile sur laquelle les peuples doivent se guider. La tâche est gigantesque. Elle est aussi, comme l'atteste la lente démarche du droit international en quoi se révèle tout particulièrement la difficulté que comporte le passage de la théorie à la pratique, une tâche interminable en laquelle l'absurde vient parfois frelater la raison la plus sage... Pourtant, malgré cet éternel tourment, le pari éthique et les efforts juridiques qu'implique la recherche de la paix témoignent, dans un monde que nous savons perclus à jamais de violence, du sens du *devoir* par lequel la raison pratique, quelles qu'en soient les limites, est capable, si nous le voulons, de gouverner notre existence. Dans la nuit sombre, une étoile peut luire. [...] Entre le sol de l'impossible et l'horizon de l'espérance, l'humanité de l'homme consiste, au milieu des périls sans cesse renouvelés de la guerre, à assumer la tâche sans fin de construire la paix, comme si ce qui, sans doute, ne sera jamais, devait être.

Simone Goyard-Fabre, *La Construction de la paix ou le travail de Sisyphe*, Vrin, 1994, p. 260-262.

2) Questions de vocabulaire (notées sur 2 points)

Expliquez, en vous appuyant sur le contexte, le sens des expressions suivantes :

- « la guerre est le déferlement volontaire d'une violence polymorphe », §3
- « le caractère agonistique de toutes choses », §4

3) Développement (noté sur 10 points)

Dans son essai *La Construction de la paix ou le travail de Sisyphe*, Simone Goyard-Fabre écrit : « Il serait [...] simpliste, quelles que soient les horreurs de la guerre et malgré les bienfaits de la paix, de s'exprimer en termes de bien et de mal. »

Cette affirmation de Simone Goyard-Fabre s'accorde-t-elle à votre lecture des œuvres au programme : *Les Perses* d'Eschyle, *De la guerre* de Carl von Clausewitz, livre I : « Sur la nature de la guerre », et *Le Feu* de Henri Barbusse ?

FIN DE L'ÉPREUVE